

Hommage à Amine Ibnolmobarak.

ENSA Paris-Malaquais. Galerie Jacques Callot. Jeudi 2 février 2017.

Y a-t-il un scandale de la mort ?

Oui, c'est celui de la mort perpétrée, celui du meurtre, de l'assassinat, de la guerre qui ne dit pas son nom.

Est-ce le destin, non seulement de mourir ? mais de pleurer la vie arrachée, ôtée de sa jeunesse, ôtée de sa promesse ?

Alors, c'est contre ce destin qu'il faut nous retourner et nous révolter.

Oui, nous nous révoltons contre le destin, c'est contre lui que fermente toute révolte.

Amine Ibnolmobarak fut l'exemple lumineux d'une promesse faite à la vie,

Et d'une promesse que la haine, que la folie et l'aveuglement de la haine ont empêché qu'elle soit tenue.

Avec toi Meriem, Amine était venu le 12 novembre 2015, à notre séminaire du jeudi sur « le paysage mondial des villes ». Nous avons ouvert une discussion entre nous, au sujet de l'exposition que vous veniez de présenter à la galerie du CROUS, rue des Beaux-arts, au nom de votre groupe *New South*. Pourquoi aviez-vous tenu à présenter une seconde fois les projets que vous aviez défendus lors de la soutenance de vos diplômes d'architectes ? La répétition, c'est le commencement du rite. Et ce rite renouvelé devait marquer, plus nettement encore que le jour de votre diplôme, le seuil d'entrée de votre vie professionnelle et de votre engagement pour la défense de vos convictions civiques. Vous le faisiez collectivement, vous étiez six et votre groupe faisait corps autour de l'idée commune. Le 12 novembre 2015, c'est comme si nous avions tracé un cercle depuis lequel se célébrait votre départ de l'école et, au-delà, votre décision de vous impliquer dans l'aide professionnelle et militante aux pays du Nouveau Sud. *New South* : telle est, par ce nom, la signature de votre ouverture au monde, avec toute l'envergure que vous aviez décidé ensemble de lui donner. Le 12 novembre fut l'occasion du rappel de cet engagement auprès des étudiants de notre école et le lendemain 13 novembre fut le jour de la tragédie.

La diversité des témoignages reçus est à la mesure de l'écho rencontré par l'exposition que l'école ouvre aujourd'hui en votre nom, vous Maya et Meriem, qui savez combien la mort d'Amine nous a frappés nous tous au cœur de nos espérances les plus intimes.

Je viens d'évoquer le rite. Amine avait eu l'intelligence et le courage de placer au centre de son projet de fin d'études l'espace majeur du monde musulman, celui du pèlerinage de la Mecque, rassemblement de millions de fidèles et avènement d'une sorte de métropole temporaire. L'attention aux gestes du rituel sacré rejoignait dans sa pensée la lecture d'un espace contemporain marqué par les signes de la mondialisation, fût-ce celle des croyants, et scandé selon les temps et les intermittences du calendrier religieux. Fallait-il être déterminé et inspiré pour revendiquer au moment du diplôme ce rôle capital de la ville sainte de l'Islam ! Ce fut incontestablement un moyen éclatant pour défendre tout un faisceau d'idées neuves.

La première de ces idées est que la modernité n'a pas étouffé la conscience religieuse. Et que celle-ci ne répugne pas aux grandes infrastructures de l'urbanité contemporaine. On se souvient de la prédiction d'André Malraux : « Je pense, écrivait-il dès 1951, que la tâche du prochain siècle, en face de la plus terrible menace qu'ait connue l'humanité, va être d'y réintégrer les dieux. »¹ Nous y sommes. Les religions – toutes prises ensemble, monothéistes ou pas – seraient-elles au principe de la lutte de l'humanité contre son propre anéantissement ?

La deuxième idée est que la religion est une affaire de rite avant d'être une affaire de croyance. Le grand écrivain Roberto Calasso nous dit ceci : « Le rite sert tout d'abord à résoudre par le geste ce que

la pensée ne parvient pas à résoudre. C'est une tentative – précautionneuse, craintive, consciente de sa fragilité – de répondre à des dilemmes qui se posent chaque jour, qui nous harcèlent, qui nous narguent. »² En ce sens, le rite est libérateur. Il suppose des communautés, des lieux à part, des temps privilégiés, des gestes en effet et des règles de conduite. Non seulement, le rite est distinct de la croyance, mais dans une certaine mesure il se substitue à elle, par lui-même il est libre de tout dogmatisme. Sa règle interne est l'accord d'une communauté dans l'accomplissement du geste qui la réunit. C'est pourquoi l'intérêt pour le rite, anthropologique et laïc aussi bien que religieux, peut se libérer des conflits de croyances.

La troisième idée est que les rites sont par excellence un sujet d'architecture. Car le rite distingue non seulement le geste mais l'espace et le temps dans lesquels il s'accomplit. C'est pourquoi les espaces sacrés ne se réduisent nullement aux seuls lieux du culte (l'église, le temple, la synagogue, la mosquée), mais peuvent s'étendre à tout l'éventail des lieux qui reçoivent du rite religieux, du rite communautaire, et même du rite des nations une part de leur signification. Au fond, le sujet du travail d'Amine fut de dire que l'espace sacré du pèlerinage avait acquis les dimensions de la métropole, ce qui peut vouloir dire aussi, implicitement, que la métropole pouvait, en tant que telle, porter et assumer les signes de ses propres espaces sacrés.

Aucune de ces trois idées ne va de soi, aucune n'est à l'abri de la discussion. Mais nous les développons ici avec d'autant plus de facilité que nous sommes dans une école publique et que nous échangeons dans le cadre strict qu'imposent nos lois laïques ! Tel est justement le rôle de cette exposition et des conversations qui lui feront suite dans les prochaines semaines : faire circuler une pensée aussi inspirée que celle dont témoigna le travail d'architecte d'Amine Ibnolmobarak, et la faire fructifier librement.

Amine lègue à sa femme Maya, à ses amis, à son groupe *New South*, à nous tous, les prémices fragiles d'une œuvre et l'invitation à la continuer. Poursuivre une réflexion d'architectes sur la dimension métropolitaine des espaces sacrés et sur la dimension non profane des territoires de la métropole, telle est peut-être l'une de nos tâches aujourd'hui. L'accomplir, ce ne sera pas oublier Amine, « ce ne sera pas "trahir sa mémoire", comme on dit pieusement chez ceux qui réservent leur piété à la mort et au désespoir (je cite pour finir un livre de Romain Gary). Oh non ! Ce sera au contraire une célébration, une permanence assurée, un défi à tout ce qui nous piétine. Une affirmation d'immortalité. Il faut [aider] à profaner le malheur : nous lui avons témoigné, depuis des millénaires, asses de "respect". Nous baissons trop humblement, trop facilement la tête devant ce qui nous traite avec tant d'indifférence et de barbarie. C'est pour [nous] une question de fierté [...]. Presque de survie. Une révolte, une sorte de lutte pour l'honneur, un refus d'être [bafoué]. »³

Rendre au sacré – qui n'est pas le religieux – ce qui lui revient parmi les promesses de la vie et profaner le malheur, telle serait la double postulation du message d'Amine que nous recevons aujourd'hui.

Longue vie à cette œuvre commencée.

Merci à vous M. et Mme Ibnolmobarak, père et mère d'Amine, pour votre présence ici.

Merci à vous chères Maya et Meriem,

Merci de nous guider maintenant dans le cheminement de cette exposition.

Jean Attali

¹ « L'homme et le fantôme », in *André Malraux*, Cahier de l'Herne, p. 436.

² *L'ardeur*, Gallimard, coll. « Du monde entier », 2014, p. 335.

³ *Clair de femme*, Gallimard (1977), Folio, 1982, p. 28-29.